

LA LIBRAIRIE PERDUE... QU'IL FAUT RETROUVER

Par Aimé PLAMONDON

L'autre jour, comme je remontais de la Basse-ville par la Côte de la Montagne, j'ai rejoint, un peu avant l'escalier du Bureau de poste, deux messieurs âgés dont l'allure originale un peu étrange, mais non étrangère, attira et retint mon attention. Sans trop savoir pourquoi, je modérai le pas pour les suivre, tout en essayant de surprendre quelques bribes de la conversation animée qu'ils tenaient entre eux. L'un d'eux était de moyenne taille, plutôt petit et trapu, le cou légèrement rentré dans les épaules. L'autre était presque un colosse, à l'allure massive, mais assez dégagée tout de même, et qui faisait vibrer le pavé à chacun de ses pas lourds et cadencés.

Ils conversaient tout haut, d'une voix sans timbre, aux intonations neutres, mais comme leur diction était très nette et leur débit assez lent, on pouvait saisir distinctement chacune de leurs phrases. Ce qui fait que, cédant à une curiosité bizarre, je modérai tout à fait mon train et décidai de les suivre aussi longtemps que la chose me serait possible sans éveiller leur attention. Et je fus bien loin de regretter mon indiscrétion.

Comme je m'engageais, à leur suite, dans l'escalier de fer, le gros disait à son compagnon "Tu vois, mon cher, comme il a progressé, ton vieux Québec ! Ils ont agrandi du double le Bureau de poste !" "En effet", dit l'autre, "mais j'espère qu'ils n'ont pas pour cela fait disparaître le Chien d'Or ?" "Rassure-toi, ils l'ont seulement changé de place ; tiens regarde-le". Et ils se mirent à contempler l'écusson légendaire, pendant que je feignais de m'intéresser au monument Laval. "Eh ! bien", dit le petit, "pauvre chien, c'est toujours autant de gagné ! tu as sans doute fait quelques pas pour te rapprocher, avec ton os séculaire, mille et mille fois rongé, de celui que tu dois finir par mordre en ce jour non venu, mais qui ne saurait manquer d'être prochain maintenant".

Ils s'engagèrent lentement dans la rue Buade, le long des magasins de souvenirs, où les photographies du vieux Québec alternent avec les rasoirs, les cendriers et les kodaks de toutes les formes et de tous les prix. "Ah ! ça", fit le petit, comme ils jetaient un coup d'œil distrait sur les bulletins du *Chronicle-Telegraph*, "il n'y a donc plus que des Anglais à Québec ? Je ne vois pas un seul mot de français ici ?" "Ne t'inquiète pas", dit l'autre, "ce n'est pas Québec, ici, c'est simplement le quartier des touristes. Dans un instant nous allons retrouver chez nous. D'ailleurs, notre vieille Basilique, restaurée à la mode du bon vieux temps, — tu sais comme nous fûmes fiers de la chose, là-bas — fait bonne garde et assure, à l'ombre de ses clochers inébranlables, la survivance de notre foi ardente et de nos chères traditions".

Devant la librairie Garneau, les deux amis s'extasièrent, admirant les volumes de luxe, les reliures de fantaisie et s'émerveillant de la quantité de livres exposés dans la somptueuse vitrine. "Que les temps sont changés !" dit le petit, "qu'il y en a des livres ! On dirait vraiment que tous les citoyens sont maintenant des écrivains, et prolifiques encore. On a beau dire, cette production doit être bien mêlée ?" "Tu l'as dit, mon vieux", répondit son ami. "C'est au point qu'il est terriblement difficile de s'y reconnaître et qu'on confond fréquemment les bons livres avec les autres, malgré toute la bonne volonté qu'on tâche d'y apporter. Mais certains prétendent que c'est bien ainsi, et qu'on doit favoriser la production intensive. Bientôt si cela continue, les gens sérieux n'auront plus qu'une solution à adopter : ce sera de ne plus lire du tout". "De mon temps, soupira le premier, on en écrivait peu de livres, on leur faisait moins belle toilette, mais on

tâchait de toutes ses forces à les remplir de substance, à les enrichir d'une pensée forte et profitable, exprimée dans un style un peu grandiose, un peu sciennei, peut-être, mais clair, correct et précis. Aussi, ceux qui lisaient ne se lassaient pas de recommencer le volume qui les avait charmés et auquel ils redemandaient, chaque soir, dans l'austère silence du cabinet de travail, un peu de repos et d'encouragement."

Ils soulevèrent dévotement leurs chapeaux en passant devant la Basilique, puis ils se mirent à descendre lentement la rue de la Fabrique. Comme ils s'arrêtaient à chaque vitrine, examinant tout et échangeant des réflexions à chaque objet dont l'aspect les frappait, ma tâche de suiveur devenait difficile et je devais, pour ne pas me faire remarquer d'eux, tantôt me coller la figure dans un étalage voisin, tantôt stationner sur la chaîne du trottoir, avec l'air d'un homme qu'amuse follement le spectacle monotone de la rue.

Il était quatre heures de l'après-midi. Il faisait un riant soleil d'avril, dont la douceur, tendre et capiteuse, se reflétait sur la physionomie des passants, irradiant le regard des femmes, enjolivant leur sourire. "Mais dis-donc, toi, peux-tu, sous ces brillants dehors, démêler les femmes d'avec les jeunes filles ?" demanda, d'un ton narquois, le petit, à son volumineux compagnon. "Moi, j'essaie depuis quelques instants, mais je vois bien que je n'y parviendrai jamais". "Moi non plus", reprit l'autre, avec un rire sonore. "La tâche serait bien au-dessus de mes forces, aussi je me garde de l'entreprendre. J'aime mieux les admirer toutes, sans exception, dans leurs toilettes claires, et me laisser séduire par le rythme élégant et enjôleur de leur démarche onduleuse. C'est moins difficile et bien plus agréable". "Tais-toi donc ; tu seras bien toujours poète". "Moins que tu ne l'as été toi-même", reprit l'autre, avec un accent de déférence et de sincère conviction.

Les deux promeneurs s'amuserent un moment à lire les affiches annonçant le spectacle de cinéma, à la porte de l'Empire. Les couleurs voyantes des placards, les titres sensationnels des vues annoncées retinrent un instant leur attention. "Ainsi, dit le petit, c'est vrai que maintenant, beaucoup de gens préfèrent ces spectacles silencieux, où les gestes, si exagérés qu'ils soient, doivent sembler vides de sens, n'étant pas complétés par la parole, au véritable théâtre avec ses tirades éclatantes, ses réparties à l'emporte-pièce et ses phrases à panache ?" "Oui, reprit le gros, "c'est exact, et il paraît que la génération nouvelle s'affole de plus en plus de ce genre d'amusement. Affaire de goût, après tout. Chaque temps a les distractions qu'il mérite : l'essentiel est qu'il s'en contente."

Je perdis plusieurs phrases qu'ils échangeaient en examinant le restaurant Kerhulu et l'étalage de jouets de Kirouac. Je distinguai la conclusion du petit, qui déclarait : "décidément, aujourd'hui, il n'y a pas plus de différence entre les enfants et les grandes personnes qu'entre les femmes et les jeunes filles, puisqu'il faut dépenser pour amuser les tout jeunes les sommes que l'on consacre à la distraction des vieux".

Mais, devant les magasins de Chicoine, le tailleur, et de Lacasse, l'opticien, ils firent halte subitement, d'un même mouvement. Puis, ils se mirent à contempler longuement les étalages et ce qu'ils pouvaient apercevoir de l'intérieur des magasins. Enfin, ils s'avancèrent sur le bord du trottoir et examinèrent longuement la maison. Cette fois, je dus m'éloigner de plusieurs pas, car ils allaient sûrement remarquer ma présence. De plus, pour comble de malheur, je vis